



revue de presse

Un silence ordinaire

Tout public à partir de 14 ans
Création mars 2019

Mademoiselle
Jeanne

Chargée de diffusion
Anne HAUTEM
+32 2 377 93 00

INTi

Coup de foudre de la presse aux Rencontres de Huy 2019 !

L'alcool, un silence ordinaire brisé par Didier Poiteaux

A Huy, le comédien livre un texte pudique et poignant autour d'un sujet toujours tabou. Indispensable.

Clara voudrait bien que son père ne soit pas comme « ça ». Les yeux rougis, la parole embrouillée, sa destruction, celle de sa famille...

Jérémy ne sait pas sauver sa mère de ce truc-là. Didier, lui, aimerait bien enfin parler de « ça ».

L'alcool. Vaste sujet. Qui concerne autant les jeunes que les adultes, les enfants que les parents, les élèves que les professeurs. Vaste sujet, oui, qui pourtant jamais n'a été abordé de front aux Rencontres théâtre jeune public de Huy. Jusqu'à ce que **Didier Poiteaux, comédien d'une sobriété appropriée, grand amateur du théâtre documentaire, s'empare du sujet, le contourne, s'en imprègne, le traverse et le livre, sur un plateau, accompagné de la bassiste Alice Vande Voorde, pour enfin briser Un silence ordinaire.**

Fruit de rencontres, de témoignages, d'ateliers d'écriture avec des élèves, qu'il raconte d'entrée de jeu, **le spectacle nous mène peu à peu du groupe à l'individu, du général à l'exemple, de la théorie à l'ultime confession, percutante, pudique et poignante** : « Ma mère s'appelait Julia ». Une seule phrase, amenée en finesse, et voici dite la douleur d'un fils de mère alcoolique.

Au départ, le comédien ne voulait pas parler de lui, mais toutes ses recherches, tout son travail l'y ont inévitablement mené et c'est ce volet autobiographique qui ajoute au spectacle son indispensable dimension de vérité.

Mise en scène très justement épurée

Avant d'y arriver, Didier Poiteaux livrera une démonstration implacable de l'omniprésence de l'alcool dans notre culture et choisira la métaphore pour décrire ses effets dans le cerveau, à l'aide de chaises sur le plateau. Chaises qui, dans cette mise en scène très justement épurée d'Olivier Lenel, évoqueront aussi la classe pour les ateliers d'écriture ou le groupe de parole pour alcooliques et accompagnants de l'hôpital Sainte-Anne d'Anderlecht dont Didier Poiteaux raconte quelques bribes, avant d'imiter, avec empathie et nuance, la démarche hésitante de l'alcoolique.

En attendant, du binge-drinking très pratiqué par les jeunes, au quadra qui fait la tournée minérale... du 24 au 28 février - car avant cela, il y avait son anniversaire, le carnaval et une promotion à fêter -, en passant par le ballon de rouge découvert dans le buffet, à côté des saladiers en plexy, chacun, ou presque se retrouve de près ou de loin. Et frémit à la lecture d'un texte de La vie matérielle de Marguerite Duras : « *On dit toujours trop tard à quelqu'un qu'il boit* ».

Laurence Bertels - La Libre Belgique - 21/08/19

Dans l'ivresse d'une confession

Les rencontres de Huy ont beau se pencher sur le théâtre pour enfants, elles livrent bien souvent des pièces recommandables à tous les publics. C'est le cas du « Silence ordinaire » de l'Inti théâtre sur le thème de l'alcool. Coup de foudre !

Au final, le théâtre pour ados tourne souvent autour des mêmes thèmes : Harcèlement, parents défaillants, violence sexuelle, pièges des réseaux sociaux, suicide. Alors, quand une compagnie ose un sujet pas forcément étiqueté « adolescent » en grosses lettres rouges clignotantes, on se réjouit. Avec son spectacle, *Suzy et Franck*, sur la peine de mort, l'Inti Théâtre avait déjà bousculé le jeune public. Reconnue « d'utilité publique », la pièce s'est d'ailleurs jouée près de 150 fois, accompagnée de débats sur le thème « qu'est-ce que punir ? ».

Aujourd'hui, en découvrant *Le silence ordinaire*, on se dit que Didier Poiteaux mériterait qu'on lui octroie d'office un abonnement à ce fameux label d'utilité publique. **En abordant cette fois la question de l'alcool, l'auteur et comédien livre un objet poignant** qui devrait tourner dans les écoles mais aussi dans tous les théâtres, les festivals, les universités.

Absolument partout et pour des publics jeunes ou moins jeunes. A Huy, lors de la première, un silence étouffé d'émotion a plané sur les derniers mots de Didier Poiteaux, le temps que les spectateurs ravalent ce drôle de nœud dans la gorge avant de pouvoir applaudir. **Il faut dire qu'en une heure, l'interprète parvient à se livrer, par petites (mais non moins douloureuses) touches, tout en dressant une enquête implacable sur l'alcool, ses tabous, ses paradoxes, ses ressorts scientifiques et ses conséquences sociales.** Tout a commencé lors d'un atelier d'écriture dans une école.

Alors que chacun s'est exprimé de manière légère et distancée sur le sujet de l'alcool, la jeune Clara balance son texte, très personnel. Elle y confie les yeux rougis et vagues de son père quand elle rentre de l'école, les disputes avec sa mère, et puis cette question : « Pourquoi il est obligé de boire si ça va bousiller sa vie, la mienne et celle de notre famille ? » Bouleversé, l'auteur enclenche un minutieux travail de recherche et de récolte de témoignages. Il rencontre un alcoologue qui lui rappelle que l'alcool est une drogue culturelle. On oublie souvent que c'est une drogue, la seule que nous avons choisi de rendre légale ». Si, dans notre pays, nous avons choisi de banaliser l'alcool et de diaboliser le cannabis, dans d'autres cultures, c'est l'inverse.

« Au fond, pourquoi buvons-nous ? Peut-être parce que nous sommes la seule espèce humaine à savoir que nous sommes mortels.

Une vérité foudroyante

Didier Poiteaux s'est immergé dans des groupes de paroles sur l'alcool où il a entendu des alcooliques, mais aussi des mères ou des fils d'alcooliques. Il a rencontré un alcoolier qui avoue sans vergogne comment les grandes marques ciblent les 18-24 ans avec sponsoring de festivals ou création de pré-mixés festifs, genre whisky-coca, histoire de « fidéliser les jeunes sur nos marques ». Le comédien remonte aux origines de l'alcool, explique ses effets scientifiques sur le cerveau, le mécanisme de la dépendance et les non-dits. « C'est une maladie et pourtant on ne dit pas ' il est malade ', on dit ' c'est un pochtron, un saoulard, un sac à vin ' ». Il cite Marguerite Duras ou raconte les stratégies d'évitement de l'alcoolique mais aussi de sa famille. Mais surtout, accompagné à la guitare par Alice Vande Voorde, il confesse, entre les lignes, sa propre histoire auprès d'une mère qui avait trouvé là un endroit « où la souffrance est empêchée de faire souffrir ». Sans voyeurisme mais avec douceur, il nous foudroie !

Catherine Makereel - Le Soir - 21/08/2019

Une parole confiée

L'alcoolisme est partout répandu. Il est délicat d'en aborder le thème. C'est un problème dont on parle finalement peu. Didier Poiteaux a choisi la voie théâtrale pour nous sensibiliser.

C'est du théâtre document. Il est contre performant d'en faire une dramatisation avec les effets scéniques récurrents d'ivrognes bégayant, hoquetant, zigzagant, trinquant à tout berzingue.

L'option choisie par Didier Poiteaux est celle de la simplicité, de la clarté, de la sincérité. Il se présente en tant que comédien, il

explique sa présence. Il commence en délicatesse en référence à des cas témoins avec qui il a eu des échanges.

Sur le plateau, comme dans les salles de réunion où se retrouvent des groupes de parole, des chaises sont alignées le long du lointain et des coulisses. Le comédien parle sur le ton de la conversation, un peu aussi à la façon d'un conférencier qui maîtrise bien son sujet. Il sera d'ailleurs très scientifique. Il explicite le mécanisme qui transmet au cerveau les signaux envoyés par l'alcool.

Là, la démarche s'insère pleinement dans le processus théâtral. Afin de rendre limpide ses informations, il a disposé des chaises autrement, leur a donné le statut de neurones et visualise dans l'espace le cheminement du poison. C'est une évidence, une perception cognitive immédiate.

L'alcool, pas cool

Lorsqu'il emprunte la parole d'un alcoolique, Didier Poiteaux ne force pas le trait. Indiquant que le discours n'est plus le sien, il change le débit et la modulation de sa voix ; il modifie une attitude corporelle et quelques gestes. De la sorte, il s'interdit toute caricature dégradante et conserve la justesse des phrases prononcées. Il est, à titre provisoire, en train de se mettre véritablement à la place du locuteur qui se raconte.

Pour colorer son discours, il est accompagné, en discrétion précieuse, par la guitare basse d'Alice Van de Veerne qui crée des atmosphères minimales, sans émotivité superflue, des touches sonores poétiques. Le spectacle se poursuit de la sorte : une description des démarches accomplies ; des notations sur des rencontres, des souvenirs personnels familiaux ou autres, des témoignages rapportés. Ainsi se révèlent les difficultés à guérir de cette maladie, le déni inhérent à la situation particulière des patients, le poids social et sociétal sur les causes et les conséquences.

La franchise du propos touche la réalité. Elle remet en place les préjugés, réactions négatives, maladroites, inquiétudes. Et, à la fin, le comédien ne fait pas appel à la sensiblerie qui donne l'illusion d'avoir de l'empathie, il termine en suscitant un sentiment profond, palpable dans le silence de l'écoute. Monsieur Poiteaux, merci. Merci, Didier.

Michel Voiturier - Rue du théâtre - 22/08/2019

Théâtre en immersion « Un silence ordinaire »

Un enregistreur, des cahiers, un agenda bourré d'interviews à réaliser : la panoplie de Didier Poteaux ressemble à s'y méprendre à celle d'un journaliste. D'ailleurs, sa dernière enquête-sur l'alcool, ses tabous, ses paradoxes, ses ressorts scientifiques et ses conséquences sociales - l'a amené à s'immerger dans un groupe de parole à la clinique Saint-Anne, à rencontrer un alcoologue, à faire des recherches, à récolter la parole d'alcooliques, fils d'alcooliques ou mères d'alcooliques, à lire romans ou essais sur la question. Bref, à compiler, pendant un an et demi, les documents et étayer ses recherches.

Pourtant, ce n'est ni dans un reportage télé ni dans la double page d'un grand quotidien que Didier Poteaux a dévoilé le résultat de ses investigations, mais sur un plateau de théâtre. En construisant une pièce, le comédien s'est émancipé des contraintes de neutralité du journalisme pour y insuffler les armes fatales que sont le jeu, l'engagement, l'émotion et le vécu. Résultat : un silence épais, troublé, planait sur la première du spectacle lorsque nous l'avons découvert cet été à Huy. « Le théâtre donne un plus et le fait d'incarner crée de l'empathie », reconnaît l'auteur et comédien. « Surtout auprès des ados. Je me souviens avoir fait un banc d'essai dans une école où les élèves avaient, une semaine avant, reçu la visite d'intervenants associatifs pour discuter de prévention. Ces élèves m'ont dit : « Avec vous, on ressent mieux, on touche mieux à la chose. »

« J'enregistre tout »

Tout s'est enclenché autour d'un atelier d'écriture avec des jeunes. Ce jour-là, dans une école entre Mons et Charleroi, les élèves s'expriment de manière, légère et distancée sur ces pochtrons qu'on rencontre dans la rue et puis soudain, la jeune Clara balance son texte, très personnel. Elle y confie les yeux rougis et vagues de son père quand elle rentre de l'école, des disputes avec sa mère, et puis cette question : « Pourquoi il est obligé de boire si ça va bousiller sa vie, la mienne et celle de notre famille ? » Bouleversé, l'auteur enclenche un minutieux travail de récolte de témoignages. « J'enregistre tout et je retranscris tout. Je note aussi les ambiances, les détails, les données GPS ou le temps qu'il fait. Souvent, un témoin me renvoie vers d'autres personnes mais je me nourris aussi de votre travail à vous, les journalistes. » Il rencontre des scientifiques qui lui rappellent que l'alcool est une drogue culturelle. « On oublie souvent que c'est une drogue, la seule que nous avons choisie de rendre légale. »

D'autres qui précisent que l'alcool existe depuis le néolithique, depuis que l'homme a mangé des fruits pourris - qui dit fruits pourris dit sucre fermenté et donc éthanol - et a trouvé ça bon.

Il rencontre aussi un alcoolier qui avoue sans vergogne comment les grandes marques ciblent les 18-24 ans avec sponsoring de festivals ou création de pré-mixés festifs. Dans Un silence ordinaire, le comédien explique les effets sur le cerveau, le mécanisme de la dépendance, mais aussi les non-dits, les tabous familiaux. Surtout, il confesse, entre les lignes, sa propre histoire.

« L'artiste a plus de liberté que le journaliste. On touche au sensible, à des moments de vie, et c'est là que ça agit ! Le spectacle soulève alors le couvercle, délie la parole. » Ce mélange implacable, entre récits de vie et théâtre-documentaire Didier Poiteaux l'avait déjà testé avec succès dans son précédent spectacle, Suzy et Franck, sur la peine de mort, également repris bientôt. Scandales autour d'injections létales ratées aux Etats-Unis, histoire de la guillotine, tardive abolition de la peine de mort, en Belgique, dérives du système carcéral, sondages de l'opinion publique : la pièce mêle faits, histoires vraies et extraits de Musset pour interroger, une fois encore, un fait de société sensible. Pourquoi un tel attrait des artistes pour l'enquête ? Avec les fake news, on ne sait plus quoi croire. Peut-être que cette ambiance-là favorise le théâtre-documentaire. Sans oublier la volonté de s'engager dans une société que l'on veut voir évoluer autrement ? »

Catherine Makereel - Le Soir - 12/11/2019

D'alcool et de tabou

Coup de foudre de la presse aux rencontres Théâtres Jeune Public. Un silence ordinaire de Didier Poiteaux évoque l'ami/ennemi de nos vies : l'alcool. Tant pour sa justesse que pour le bien qu'elle procure, puisse cette pièce rencontrer un grand nombre de spectatrices et spectateurs !

« L'alcool, c'est le trou de mémoire d'un arc-en-ciel », lui dit une jeune fille en atelier d'écriture. Didier Poiteaux raconte. Ses investigations, ses questions, ses rencontres, ses souvenirs... Avec l'alcool en point de mire. Celui qui participe à nos vies, pimente les fêtes, panse, isole, blesse, tue, peut mettre en joie, en larmes, en conflit. « Notre drogue culturelle ». Car oui, « l'alcool est partout... mais on n'en parle pas ».

Tout au long du spectacle, on se dit qu'en parler avec tant de justesse, de délicatesse et d'amour est ô combien salutaire ! Didier a rencontré des spécialistes, des AA (alcooliques anonymes), des élèves, des proches d'alcooliques... et, en les rencontrant, il s'est rencontré lui-même. Son histoire personnelle s'immisce en douceur dans le

captivant dédale de la pièce dont il est l'auteur, rendant le propos d'autant plus percutant et intiment touchant. Sur le plateau, des chaises, un savant éclairage et une musicienne, en subtil mais puissant accompagnement. Sa basse soutient, souligne et met en perspective le récit. Le propos est grave, mais la spontanéité de l'acteur, associée à des touches d'humour, évite l'écueil de la lourdeur. Au vu de ses recherches et des infos éloquentes partagées, si c'est bien de théâtre documentaire dont il s'agit, c'est du théâtre avant tout. Ah, cette délicieuse scène pour nous raconter l'origine préhistorique du breuvage ! **La mise en scène épurée d'Olivier Lenel, le jeu poignant de Didier Poiteaux, l'alchimie avec la musique d'Alice Vande Voorde concoctent un ensemble qui nous remplit d'émotions. Et jamais ne juge, ni ne donne de leçons. Formidable espace de réflexion pour les jeunes (et pour tous) ! Ciselé, sensible et intelligent, un parcours sans faille, emblème magistral de la force du théâtre.**

LIBERER LA PAROLE

« Cette pièce part d'un tabou ». De l'alcoolisme de sa mère, Didier n'en avait jamais parlé. « Lorsque j'ai commencé ce travail, ce n'était pas pour raconter mon histoire. Mais, à un moment, c'est devenu impossible de faire autrement ». En fin de cérémonie de clôture des Rencontres Théâtre Jeune Public à Huy, une longue ovation a accompagné l'attribution du Coup de foudre de la presse. Du jamais vu. Un moment très émouvant. Les yeux du comédien brillent au souvenir de la chaleur de ces applaudissements. A l'image de l'impact du spectacle : « Je me rends compte que ce sujet touche tant de monde ! Je n'imaginai pas l'ampleur du tabou. Il faut en parler pour ne plus porter ce poids dans un silence, dans un manque de confiance en soi, en difficulté face à l'autres ».

En libérant une parole sur le plateau, d'autres s'ensuivent. Après les représentations, il est touché par la façon dont les adolescents conversent entre eux, sans forcément se connaître. C'est d'ailleurs le témoignage de Clara, 16 ans, « petit bout de femme solide comme tout », qui fut le déclencheur de la création. Lors d'un atelier d'écriture dans une classe, elle a livré son récit, ne comprenant pas le besoin de boire de son papa, alors qu'il « bousillait sa vie, la mienne et celle de notre famille ». Ce fut « un moment complètement inattendu. Elle a osé dire. Il a y a eu ensuite un silence, extraordinaire celui-là ». Environ trois enfants sur dix seraient confrontés à un parent alcoolique. Dès lors, « le spectacle a quelque chose de réconfortant et de soutenant. On n'est pas tout seul, une fois qu'on accepte une situation, ça va déjà mieux et ce n'est pas si honteux que ça ».

VITESSE, NORMALITE, CONDITIONNEMENT

Avec cette pièce, on questionne aussi sa propre consommation. « Des jeunes parlent de certains de leurs pairs qui boivent trop, se demandant pourquoi cet excès, ce besoin d'aller trop loin, jusqu'au coma parfois ». Clara évoquait ce versant là aussi : « Les jeunes ont

besoin de faire la fête. C'est donc normal qu'ils boivent en soirée, juste pour s'amuser ». Une spécialiste a expliqué à Didier que « le binge drinking (boire rapidement une grande quantité d'alcool) s'inscrit dans la performance, de la vitesse. Les ados ont aussi leurs inquiétudes, leur stress. La plupart voient leurs parents boire un verre pour se détendre et trouvent ça normal ». Le spectacle fait prendre conscience de cette normalité, mise alors en perspective. Autre moment marquant de discussion en bord de scène : « Je leur apprends que la notion d'apéritif a été créée par la publicité, il y a un siècle. Donner un ersatz d'apéro sans alcool aux enfants les inclut déjà dans ce rituel. Nous avons alors des débats sur la propagande, la manipulation, la force des lobbyings. Ils comprennent aussi qu'on les a conditionnés pour consommer des boissons pensées pour eux : les prémix. Comme on l'a fait en ciblant les femmes dans les années 1950 pour alléger le poids des tâches ménagères ».

En scène, il cite un alcoolier qui se dédouane aussitôt : « Qui veut boire boira ! ». A propos de la notion de drogue, « c'est intéressant lorsqu'ils constatent qu'ils sont tous addicts : au coca, aux jeux vidéo... J'adore ces moments avec les ados, ils sont surprenants et tellement conscients de ce qu'ils font, de là où ils sont ».

DESARROI ET CULPABILITE

Un autre débat récurrent tourne autour de la responsabilité et de la culpabilité. Dans la pièce, le comédien reprend le témoignage de Jérémie, « qui a passé deux ans à sauver sa mère ». Fâché et impuissant, il finit par quitter le domicile familial en lui disant : « Si tu meurs, je reviendrai pour ton enterrement ». Certains s'insurgent : « C'est honteux ! ». Car « la phrase est tellement forte qu'ils ont oublié ce qui s'est passé avant ». Le désarroi de l'accompagnant... « On ne se rend pas toujours compte de la souffrance qu'on inflige aux autres », dira aussi Didier dans le spectacle à propos de sa maman, lorsqu'il quitte. Il y cite aussi l'émouvante Marguerite Duras, dans son livre *La vie matérielle* : « L'alcool fait résonner la solitude. Il finit par faire qu'on le préfère à tout » ou encore « Vivre avec l'alcool, c'est vivre avec la mort à portée de main » et cet interpellant « On dit toujours trop tard aux gens qu'ils boivent trop ». L'artiste y tenait : « J'adore Duras. Elle dit tellement bien la difficulté de parler. J'avais envie de partager cette écriture avec les ados ».

LE LIGUEUR N°21 - Sarah Colasse

Quand l'alcoolisme se raconte en toute finesse

Archipel 19 ? Vous connaissez ? Non ! rien à voir avec le titre d'un magazine branché. C'est le nom du centre culturel de Berchem-Sainte-Agathe et de Koekelberg, deux communes de Bruxelles. Dans le cadre de la programmation 2018/2019 de Pierre de Lune - centre scénique jeune public de Bruxelles - ce lieu a accueilli « Un silence ordinaire » de la compagnie INTI théâtre. Un spectacle qui traite avec humour, finesse et intelligence de l'alcoolisme. La pièce interprétée par le comédien Didier Poiteaux est d'une absolue profondeur sur ce fléau. On en rit parfois -et c'est le génie de l'acteur- alors que d'emblée le sujet est grave.

Tout a commencé, raconte l'acteur, lors d'un atelier d'écriture dans une école. Alors que chacun s'est exprimé de manière légère et distancée sur le sujet de l'alcool, « *la jeune Clara balance son texte, très personnel* ».

Didier Poiteaux s'amuse, amuse, enchante, provoque... Il n'y a vraiment pas de début, pas d'entrée en matière. Tout s'embraie, s'enchaîne, on ne s'ennuie pas, le spectateur prend du plaisir une fois qu'il prend place à sa chaise jusqu'à la fin. Sur la scène, pas grand-chose : quelques bancs. Tout au fond du plateau, à droite, des notes de guitare s'échappent d'une ombre. Le décor est sommaire, volontairement austère. Didier Poiteaux court ou plutôt marche vite. Mais pourquoi donc ? Il s'arrête. La jeune Clara parle de son père alcoolique avec toujours en toile de fond cette question : « pourquoi est-il obligé de boire si ça va bousiller sa vie, la mienne et celle de notre famille ? ».

Recherche et témoignages

Didier Poiteaux mène un travail de recherche et de récolte de témoignages. Il va entendre des alcooliques, des fils d'alcooliques, va même rencontrer un alcoologue. On découvre d'ailleurs avec lui que la Belgique a choisi de banaliser l'alcool devenu « une drogue culturelle » et, de diaboliser le « *cannabis alors que dans d'autres cultures, c'est l'inverse* ». On saura tout sur l'origine de l'alcool, ses effets sur le cerveau, les liens de dépendance. Pour servir le propos, la guitare basse d'Alice Van de Veerne ajoute à la poésie de l'instant. Didier Poiteaux, un artiste qui vaut le détour.

Le spectacle : « Un silence ordinaire » où : comment le dire ?
J'y vais, sans aucun doute !

Dominique Bela - BB/Le bruit de Bruxelles - 10/12/2019

À Noël on brise le « Silence ordinaire »

En brisant Un silence ordinaire, Didier Poiteaux livre une confession pudique, poignante et indispensable. Il ose enfin parler de « ça ». Et de sa mère. Un spectacle coup de foudre peut-être bientôt doté de l'appellation d'utilité publique, tant il aborde avec justesse et vérité un sujet tabou/ l'alcool.

Et pourtant. Voici peu, l'Agence intermutualiste (AIM) révélait, que chaque jour, six jeunes, âgés entre 12 et 17 ans, sont admis à l'hôpital en raison d'une consommation abusive d'alcool. C'est dire si ce Silence ordinaire, qui se jouera au Rideau le 28 décembre, s'impose dans la programmation de Noël au théâtre.

Pensé en fonction des préoccupations adolescentes, mais concernant chacun d'entre nous, du binge-drinking, très pratiqué par les jeunes, au « quatra » qui fait la tournée minérale ... du 24 au 28 février - parce qu'avant cela, il y a la Saint-Valentin, l'anniversaire, ect. - ce théâtre documentaire ne laisse pas indifférent.

D'abord, il y a Clara, qui voudrait bien que son père ne soit pas comme « ça », les yeux rougis, la parole embrouillée... Puis Leila, qui voudrait passer une soirée sans penser à « ça ». Ou encore Jérémy, qui ne sait pas sauver sa mère de ce « truc-là ».

Fruit de rencontres, de témoignages, d'ateliers d'écriture avec des élèves, démonstration implacable de l'omniprésence de l'alcool dans notre culture, cette mise en scène justement épurée d'Olivier Lenel mène peu à peu du groupe à l'individu, de la théorie à l'ultime confession : « Ma mère s'appelait Julia ».

Pourquoi avoir voulu parler de l'alcoolisme aux jeunes ?

Après avoir exploré la question de la peine de mort dans Suzy et Franck, j'ai voulu continuer dans le théâtre documentaire, et le tabou de l'addiction à l'alcool a surgi. Au départ, je n'avais pas envie de raconter mon histoire, mais mon vécu était là.

Comment avez-vous procédé pour l'écriture du spectacle ?

J'ai commencé ce travail d'interviews, de collectage. J'ai vu beaucoup de monde, organisé des ateliers d'écriture, participé à des groupes de parole...

Que vous a révélé ce travail de recherche ?

Que le phénomène était beaucoup plus ample que ce que je pensais. Je n'ai vu que des gens concernés par la question, qu'il s'agisse d'eux, de leur frère, de leur cousin, d'un ami... Moi qui ai été si longtemps dans le non-dit... Dès les premières représentations, les spectateurs m'ont demandé quand le spectacle se rejouerait. J'ai senti un besoin d'en parler. J'ai donc eu envie de m'adresser aux ados, de briser les tabous. Il n'était pas nécessaire que mon histoire apparaisse, mais

après coup, la phrase de Christian Bodin s'est imposée : « *on le donne pour savoir ce que c'est* ».

Les représentations sont souvent accompagnées d'un bord de scène. Que disent les jeunes lors de ces rencontres ?

Certains en parlent de manière détournée. D'autres se confient plus franchement, s'intéressent à l'addiction, demandent que faire, comment légiférer, et réalisent combien il importe d'en parler assez vite.

Avez-vous le sentiment que les adolescents boivent plus qu'avant ?

Non, mais on en parle autrement. On questionne la banalisation.

Vous racontez, dans « Un silence ordinaire », ce premier signe qui vous a inquiété au sujet de votre mère, que l'alcool a tuée ; ce verre de rouge découvert dans le buffet... Aviez-vous déjà des suspicions ?

Les enfants sentent ces choses. En famille, on en parlait, sans en parler, et on ne parlait pas de la difficulté d'en parler. Ma famille n'a pas encore vu le spectacle et ne viendra pas à Noël, mais plus tard. Ce n'est pas plus mal. Je leur ai d'ailleurs peu parlé de mon travail. La preuve que le tabou a des profondes racines.

Comment avez-vous grandi avec « ça » ?

En passant par plein d'états que j'ai retrouvés dans les interviews : la colère, la sensation d'abandon, d'impuissance. Ma mère, qui portait la culotte, était aimante, mais passait du Dr Jekyll au Mr Hyde. Mon père était absent.

Avez-vous également ressenti de la honte ?

Oui. Bien sûr. Dès lors, je n'en parlais pas et j'en suis venu à faire ce collectage, car je ne voulais pas aborder cette chose-là.

Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Comme soulagé, même s'il ne s'agit pas d'un spectacle thérapie. Et heureux de pouvoir en parler aussi facilement, de permettre aux adolescents de rencontrer un adulte, avec ce vécu, qui en parle, et qui s'en est sorti, qui a suivi son chemin.

LE JOURNAL DE CLARA

« Cher journal, Aujourd'hui, je suis rentrée de l'école comme d'habitude. Mon père avait les yeux rouges de boisson et la parole embrouillée par l'alcool. Quand ma mère est rentrée, une dispute a éclaté : car, à force de revenir du travail, et de voir son mari dans cet état second, elle en a eu ras-le-bol. Je me suis sentie triste et je me suis demandé pourquoi il était obligé de boire tout le temps. Car en fin de compte, cela va bousiller sa vie, et aussi la mienne, et ça

va signifier la fin de la famille. »

Ce texte, cité par Didier Poiteaux dans son spectacle, a été rédigé par Clara lors d'un ateliers d'écriture animés avec des élèves pour écrire Un silence ordinaire.

Laurence Bertels - La Libre Belgique - 17/12/19